Septembre, 1978

U.S. ISSN 0084-1793

LTC No. 118-F

THE LAND TENURE CENTER
310 King Hall
University of Wisconsin
Madison, Wisconsin 53706

LA MAXIMISATION DES RESSOURCES HUMAINES DANS UNE SITUATION DE MAIN-D'OEUVRE LIMITEE: L'ECONOMIE DU TRAVAIL CHEZ LES GBANNAH MAH*

par

James C. Riddell**

*Une version abrégée de cette étude figurera comme un chapitre dans V. R. Dorjahn et B. L. Isaac, The Economic Anthropology of Sierra Leone and Liberia (Newark: University of Delaware Press et Liberian Studies Association Monograph Series).

**Professeur associé d'anthropologie à l'Université du Wisconsin-Oshkosh et membre du Land Tenure Center Program.

LA MAXIMISATION DES RESSOURCES HUMAINES DANS UNE SITUATION DE MAIN-D'OEUVRE LIMITEE: L'ECONOMIE DU TRAVAIL CHEZ LES GBANNAH MAH*

par

James C. Riddell**

L'économie agricole des Gbannah Mah, fermiers de la forêt tropicale du Libéria nord-central, s'organise autour de la principale culture vivrière du riz des hautes terres, en assolement avec le manioc (genus Manihot), le maïs, et le sorgho. Au nord du Gbannah, les régions basses abondent et le riz des marécages est très important. La technique se limite à la daba, au coupe-coupe, à la hâche, au mortier et pilon et se base seulement sur l'énergie humaine; l'énergie animale ou machine n'est pas utilisée.

Jusqu'en 1914, le Gbannah comprenait 13 villages organisés tribalement, entreliés par l'histoire mais independants. Le chef de chaque communauté s'appelait, et s'appelle toujours, le pledomi (chef de village). Bien que le gouvernement du Libéria lui ait confié une certaine autorité administrative, il était le porte-parole traditionnel du village et menait par son exemple et par

---

*Une version abrégée de cette étude figurera comme un chapitre dans V. R. Dorjahn et B. L. Isaac, The Economic Anthropology of Sierra Leone and Liberia (Newark: University of Delaware Press et Liberian Studies Association Monograph Series). Je voudrais exprimer ma reconnaissance à Barry Isaac pour ses commentaires sur une autre étude. Plusieurs de ses indications ont été suivies dans cette étude qui analyse des informations collectionnées dans le Gbannah au cours des 14 mois entre septembre, 1967 et décembre, 1968. Bien que les renseignements se réfèrent au Gbannah, ils s'appliquent au Mah du centre en général. Les Mah du nord ou du sud, bien que semblabés, apportent des différences importantes. Cette étude a été subventionnée par la N.I.H.

**Professeur associé d'anthropologie à l'Université du Wisconsin-Oshkosh et membre du Land Tenure Center Program.

la diplomatie. La distribution ultime de l'autorité et du pouvoir résidait dans les groupes familiaux et dans les sociétés secrètes, principalement Poro (Gebon) et Sande (Luobon). A moins d'une intervention directe de la part du gouvernement du Libéria, l'idéologie politique traditionnelle caractérise toujours l'opération quotidienne des villages séparés de la moto-route.

L'économie domestique des Mah en général et des Gbannah Mah en particulier est un ensemble de procédés socio-techniques, dont chacun est le résultat d'une suite d'adaptations à une situation culturo-écologique changeante. Ni le changement économique ni l'expérimentation ne sont des phénomènes nouveaux. Par exemple, les graines d'une plante inconnue sont semées sous titre d'essai dans les jardins familiaux. Cette expérimentation n'est pas menée par hasard puisqu'on a une connaissance intime et détaillée des plantes et de leurs caractéristiques et on fait tout pour copier le sol, l'ombrage, l'humidité, etc., que l'on croit typiques de l'environnement natif. Toutes les cultures commerciales que nous discuterons plus loin sont entrées dans la situation agricole du Gbannah de cette façon. C'est-à-dire, on les faisait pousser avant l'existence d'un marché. Pour comprendre cet aspect dynamique que est à la base de l'organisation économique des Mah, il convient de présenter un résumé des principaux changements récents de la situation culturo-économique.

Avant les dislocations politiques et économiques qui ont accompagné la chute du Mali au seizième siècle, les Mah habitaient au sud et à l'est de Beyla (Rép. de Guinée) et au nord des montagnes Nimba et de la forêt tropicale (Person 1961). Les moyens de production suivaient les pratiques agricoles de la savanne. Selon la tradition Mah, les récoltes principales étaient le sorgho et le millet. En plus, le riz rouge (Oryza glaberima) était un produit important supplémentaire.

Après la dissolution du Mali, des musulmans du nord de langue Mande (Mande Tan) ont occupé le territoire au sud de Kankan et presque tout le territoire autour de Beyla (Niane et Suret-Canale 1961; Willis 1971; Person 1961). Avec le résultat de la dislocation des Mah non-musulmans, avec leurs voisins les Kpelle, les Dã, etc., dans la forêt tropicale au sud.

Cette migration dans la forêt tropicale a rendu nécessaires des changements profonds des moyens de production des Mah pendant les deux siècles et demi qui ont suivi; les techniques de défricher les terrains ont dû être développées et on a adopté des récoltes nouvelles plus compatibles avec la forêt tropicale. En plus du riz rouge indigène (O. glaberima) (v. Porteres 1950), on a ajouté des riz asiatiques (O. sativa), avec la riziculture des marécages. Les produits du nouveau monde tels que le maïs et la cassave s'adaptaient facilement à l'agriculture de la forêt tropicale; le maïs profite bien du sol légèrement acide du Gbannah et de la région nord des Mah, tandis que la cassave s'adapte bien à la pratique du Gbannah d'assoler tous les produits dans un seul champ (Reed 1951:31 et passim). Les racines de la cassave utilisent les éléments nutritifs du sol à un niveau différent des céréales et elles mûrissent pendant la deuxième saison (Johnston 1958:129). Et puis la cassave est une bonne récolte d'assurance. De temps en temps les éléphants penètrent les champs où ils mangeraient ou écraseraient tout le riz, maïs et sorgho dans un seul jour.

La migration dans la forêt a assuré l'autonomie des communautés Mah de la domination politique des états de la savanne. Selon Person (1961) Poro et Sande ont été développés à cette époque, comme une élaboration des sociétés secrètes déjà existantes pour formaliser une idéologie pro-forêt. La division de l'Afrique occidentale par les pouvoirs européens marqua la fin de l'indépendance des états et des tribus. Avant 1914, à l'exception de quelques régions

de résistance, les Mah ont été incorporés soit à la République du Libéria, soit à la Guinée française. Cependant, le territoire des Mah n'était pas lié au reste du Libéria par moto-route avant 1948. L'administration du territoire, bien que souvent arbitraire, était fortuite et sporadique. Après 1927 quand Firestone a commencé à embaucher des travailleurs pour sa plantation de caoutchouc sur la côte, le travail salarié et la migration pour le travail sont devenus des possibilités pour chaque homme voulant faire le voyage. En effect, la plupart des jeunes gens le faisaient comme un certain rite de passage.

En 1948, on a complété le pont à travers la rivière St. John et la moto-route au Libéria de l'est qui passe à travers le centre du Gbannah. Presque du jour au lendemain, d'un groupe de villages relativement isolés, le Gbannah est devenu une partie rurale d'une économie nationale.

Dans l'analyse qui suivra, ce qu'on appelle le système économique traditionnel comprend les stratégies économiques développées par les Mah en réaction à leur migration dans la forêt tropicale et les relations sociales créés en vue d'accomplir ces stratégies. Ce système traditionnel, bien que répandu dans tous les villages du Gbannah, a été organisé indépendamment par chaque communauté, sans considérer ouvertement ce que faisaient les villages voisins.

L'appartenance à une communauté Mah se base sur la capacité d'une personne de démontrer, par descendance partriarcale, son appartenance à une des lignées résidentes. Ces lignées constituent le sib minimum (gbein), l'unité de parenté du village.

Les sibs sont les unités de parenté les plus importantes dans la vie quotidienne tandis que les lignées sont moins organisées. L'appartenance à un sib se base sur les tabous de nourriture communs. Chaque sib a ses propres prohibitions, et le fait de les avoir en commun avec une autre personne

constitue un lien de parenté. Après son mariage, une femme retient ses prohibitions et ne peut préparer pour son mari aucune nourriture que seriat tabou pour elle.

Analysé au niveaux minimum (local) ou maximum (Pan-Mah), les sibs ont des caractéristiques différentes. Le sib minimum (gbein) est un élément local d'un sib maximum. A ce niveau, il est organisé, egalitaire, non-hierarchique, et exogame. Il constitue le noyau partriarcal des quartiers résidentiels d'un village (le barrio de Murdock). Le terme gbein peut alors désigner soit une unité de parenté ou une unité résidentielle d'une communauté. Par contraste au gbein, le sib maximum est désorganisé et agame.

Puisque la descendance unilineaire détermine le nombre de personnes qui constituent la structure sociale d'une communauté Mah, la main-d'oeuvre disponible pour travailler la terre est strictement limitée. Elle ne change pas malgré la demande. Les Gbannah Mah ont organisé le travail agricole pour maximiser la main-d'oeuvre disponsible dans n'importe quelle saison, et l'individu doit régler ses activités pour ne pas être en conflit (temporel) avec d'autres.

Bien que le nombre de travailleurs d'un village soit déterminé selon les principes de descendance, la population ne se distribue pas également à travers toutes les unités de parenté. En plus, les étapes différentes du cycle de production nécessitent plus de travail de la part des hommes ou des femmes alternativement.

Des structures d'organisation se sont développées qui transcendent les lignées ou les sibs pour que la main-d'oeuvre limitée d'un village puisse être organisée en unités de grandeur optimale. Donc, les deux principales unités sociales de production dans le Gbannah sont les groupes domestiques et les coopératives réciproques de travail plutôt que les lignées et les sibs.

Le groupe domestique ". . . est essentiellement une unité de ménage organisée pour pourvoir les ressources matérielles et culturelles nécessaires pour maintenir et élever ses membres" (Fortes 1958:8). Il n'y a pas de ménage type dans le Gbannah; il s'agit plutôt d'un procédé cyclique d'échange de membres des différents groupes domestiques. A regarder les chiffres de recensement d'un village on croirait que la majorité des ménages sont des familles partriarcales élargies. Cependant, plusieurs de ces unités sont en effect des groupes organisés sous un fils aîné. La Table 1 montre les différentes étapes des groupes domestiques du village du Gipo.

Table 1

Distribution des Groupes Domestiques dans Quatre Etapes du Cycle des Groupes Domestiques des Mah du Gbannah: Village de Gipo

Etape	Nombre[a]
I. Les jeunes gens atteignent l'âge adulte légal	37
II. Les jeunes gens incorporent leurs familles aux groupes domestiques de leur père ou "père"	14
III. Père et fils ont formé des groupes domestiques distincts[b]	14
IV. Le père s'est incorporé au groupe domestique de son fils ou "fils"	5

SOURCE: Recensement de l'auteur a Gipo, 1968.

[a]Le compte double est possible puisque le patron d'un groupe domestique peut s'associer à plusieurs étapes à la fois.

[b]Seulement les pères sont comptés.

Chaque groupe domestique a un chef, un homme ou une femme mais plus souvent un homme. Le chef détermine qui peut ou ne peut pas partager les

ressources communes de l'unité. En plus de l'agnation et de l'affinité, on se base sur des principes de recrutement. Les plus importants de ceux-ci sont le client et le pion. Le pion (toloomaa) est un individu qui, à cause de dette ou de transgression sérieuse de sa part ou de la part d'un parent plus âgé, est obligé de quitter son groupe natal et de devenir temporairement, de facto et de jure, membre d'un autre groupe. Ces transferts s'accomplissent toujours à travers les limites du sib et l'on trouvait autrefois des anciens importants ayant plus de 10 toloomaamia dans leur groupe domestique. Une fois un pion accepté dans un autre groupe domestique, il adoptait tous les titres convenables et on le considérait comme un véritable parent. Quand la dette était payée, il pouvait rentrer chez lui. Si le pion a été maltraité, ses parents (du groupe natal) pourraient se plaindre au conseil du village. Si un homme veut épouser une femme toloomaa, il devait payer le prix de mariage ordinaire à son groupe natal.

Le client (waakei ou gbEkei) a largement disparu à cause de la possibilité du travail salarié. Un jeune homme incapable de payer le prix de mariage ou voulant s'établir dans un nouveau village s'attache au chef d'un groupe domestique en devenant l'amant d'une de ses femmes. Cela se fait avec le consentement du mari. Malgré l'ambivalence de ce rapport, c'est une façon commode d'accroître un groupe domestique. Personnellement, j'ai observé un homme important qui payait le prix de mariage d'une certaine femme en vue d'attirer chez lui un client futur.[1]

---

1. Le pion et le client ne sont pas à confondre avec l'esclave. Trois formes d'esclavage complet existaient dans le société Mah. Le terme luo veut dire une personne achetée d'un commerçant d'esclaves mandingue (meimia). Pour parler d'un captif de guerre, on se sert du terme gili kun. Finalement, il y avait une forme d'esclavage, probablement une menace plus qu'une réalité, qui s'appelait gbin bui luo (esclave-grenouille). Cela se disait d'une femme indésirable que l'on transportait à un autre village avec ses enfants. On la couchait par terre, ses enfants sur le dos. Le mari posait alors le pied sur eux tous et les déclarait en vente.

Donc, le groupe domestique n'est pas une unité à appartenance fixe. Il y a cependant un nombre assez stable d'individus qui mangent ensemble régulièrement et qui partagent les ressources communes. En ce sens, le groupe domestique ressemble à notre modèle theorique du ménage.

Bien que les ressources de la main-d'oeuvre et des outils soient mises en commun par le groupe domestique, l'usage de ces ressources s'étend à toute la lignée selon un principe de réciprocité balancée. La réciprocité générale existe entre tous les groupes domestiques d'une même lignée. Entre ces groupes domestiques presque tout peut s'emprunter librement, sauf deux exceptions importantes: le riz et les effets personnels d'une femme. Ces deux choses sont contrôlées directement par les femmes, et puisqu'elles viennent d'autres groupes partiarcaux, leur permission est nécessaire.

Le chef du groupe domestique est responsable de l'administration des terres, de la main-d'oeuvre, et de l'horaire des activités agricoles. En janvier, il doit choisir le terrain à défricher pour la ferme de cette année. Ce choix se fait annuellement puisque les Gbannah Mah font une nouvelle ferme tous les ans. Le chef se base sur ce qu'il croit être la condition du sol, les broussailles, et d'autres caractéristiques édaphiques.

Les unités domestiques sont plutôt responsables de la production et de la distribution des biens et services tandis que les coopératives de travail sont les associations traditionnelles qui accomplissent presque tous les grands travaux du village. Il y a des coopératives d'hommes et de femmes sous la direction de l'homme ou de la femme le plus âgé du sib minimum, et chaque adulte doit participer à au moins une des coopératives.

Les coopératives se réunissent en mars pour déterminer l'ordre selon lequel elles travailleront les fermes. Les hommes les plus importants déclarent

la date approximative qu'ils veulent. Les autres essaient ensuite d'arranger leurs affaires pour que personne du même groupe ne fasse sa ferme le même jour.

La Table 2 résume les unités de travail nécessitées par les cinq groupes d'activités principales du cycle de production de l'agriculture traditionnelle

Table 2

Groupements Principaux des Activités de la Production Agricole des Gbannah Mah

Etape	Source Principale de Main-d'Oeuvre	Saison
1. Préparation des terres	coopératives masculines	février-mai
2. Préparation des cultures	coopératives féminines	avril-mai
3. L'entretien des cultures	groupe domestique	juin-septembre
4. La récolte	groupe domestique et les coopératives féminines	octobre-décembre
5. Emmagasinage	hommes du groupe domestique	après la récolte

du Gbannah. La grandeur d'une ferme est déterminée par le terrain qu'une coopérative peut défricher en un jour, à peu pres un hectare. Chaque membre d'une coopérative est responsable des activités préparatoires sur sa propre ferme en plus du travail qu'il fait sur les fermes des autres membres. La forêt doit être coupée et brûlée avant la saison pluvieuse au mois de mai. Si le terrain est préparé trop d'avance, les broussailles reviennent. En revanche, si on attend trop longtemps, les coupures n'ont pas le temps de sécher pour être brûlées avant la pluie. Avec tout le travail à faire sur plusieurs fermes en même temps, il n'est pas étonnant que le nombre de coopératives dépasse rarement une trentaine.

La deuxième étape--les semailles--s'accomplit par les coopératives féminines qui, comme les groupes masculins, travaillent un jour sur la ferme de

chaque membre. Si le travail n'est pas complété en un seul jour, le groupe domestique doit le finir lui-même. A cette étape, le temps est encore plus important que pour la préparation du terrain. Si les semailles sont trop d'avance de la saison pluvieuse, les jeunes pousses se déssèchant; et si on attend trop longtemps, on ne peut plus déraciner les broussailles.

Le maintien des cultures est une des étapes les plus importantes pour déterminer le rendement final d'une ferme. Depuis les semailles jusqu'à la récolte du dernier produit, tous les membres d'un groupe domestique sont engagés dans une série de tâches importantes. Le sarclage se fait tôt dans la saison, et on construit une clôture autour des champs pour ne pas admettre les grands rongeurs, surtout Thryonomys swinderianus. A mesure que la récolte mûrit, on veille constamment pour chasser les oiseaux et les herbivores de la forêt.

Chaque ferme a une petite habitation où quelques membres du groupe domestique résident pendant cette période. Le fait d'avoir deux résidences ne pose pas de grands problèmes puisque les fermes dans le Gbannah sont rarement plus d'une heure de marche du village. L'emplacement des fermes est déterminé par le fourrage des vaches et des chèvres plutôt que par le manque des terres.

Au temps des semailles chaque groupe domestique choisit des graines avec des périodes de maturation inégales. Les premières récoltes sont le maïs et les variétés de riz à courte maturation. Après cela vient le sorgho. La récolte se fait par les membres du groupe domestique.

Les coopératives féminines se chargent de la récolte principale du riz. On fait pousser plus de 15 variétés de riz des terres hautes (et plusieurs du riz des marécages). En plus des conditions normales édaphiques, le choix des graines pour la récolte principale se base sur la préférence personelle aussi bien que sur la date de la récolte. Cela donne plus de temps aux coopératives féminines pour la récolte des champs de chaque membre.

Pendant la récolte, une botte de riz est prise dans la main gauche et coupée avec un petit couteau fait exprès par le forgeron du village. Quand un faisceau devient trop grand pour le manipuler facilement, on l'attache avec de la paille et on le place sens dessus dessous sur une plante de cassave. Les hommes du groupe domestique prennent ces faisceaux (kEkE) et les mettent sur une plate-forme. Là le riz se sèche rapidement sous le harmattan.

On construit des magasinages sur chaque ferme. Ce sont des plate-formes élevées avec des toits de paille qui permettent l'air de circuler tout en écartant la pluie et les pestes.

La cassave mûrit dans la deuxième année et on l'arrache selon les besoins. Alors bien que les Mah commencent une nouvelle ferme chaque an, elle continue a produire pendant 2 ou 3 saisons, bien qu'on n'y travaille plus. Pour désigner un champ où il y a du riz, le fermier use du terme Yining; après la récolte du riz, le même champ s'appelle suo, s'il y reste encore de la cassave.

La production de la protéine animale est secondaire à l'horticulture. Un homme ou deux de chaque village du Gbannah s'occupent presque à plein temps à faire de la chasse; ils échangent la viande pour les produits des fermes. La plupart des hommes vont à la chasse de temps en temps, comme sport ou bien pour supplémenter leur régime.

Les animaux domestiques, en ordre de leur prestige, sont la vache, le cochon, la brebis, la chèvre, et la volaille (poulets, canards, et pintades). Le soin des animaux est fortuit et on les permet d'errer dans le village. On construit des clôtures pour les écarter des jardins, etc., et de temps en temps on construit des clôtures pour barrer les sentiers principaux afin d'écarter les chèvres des fermes.

Le droit de distribuer les récoltes et les animaux appartient au groupe domestique. Les animaux sont important dans les rapports d'échange et sont

sous le contrôle du chef domestique à moins qu'ils "appartiennent" à un autre individu. Comme on l'a dit plus haut, les femmes déterminent la distribution des récoltes principales; elles veillent à ce que les récoltes durent toute l'année et à ce qu'il y ait assez de riz de semence pour l'année suivante. En cas de divorce, cependant, la récolte reste avec le mari et le contrôle ultime des vivres demeure avec le groupe partriarcal.

L'échange et la consommation des biens sont entremêlées. Le groupe domestique consume les ressources mises en commun mais le repas est rare où il n'y a pas un ou deux invités. Il est impoli de manger seul et le partage de nourriture entre voisins et amis constitue le noyau du système de réciprocité tellement importante à la vie sociale des villages du Gbannah.

La capacité de donner à manger aux autres est une mesure de prestige. Poro et Sande sont importants à cet égard. Comme l'a dit un ancien, "L'affaire Poro c'est l'affaire de manger." Les fêtes Poro et Sande ont lieu frequemment pendant la "saison maigre" entre les semailles et la récolte du premier riz. Chaque membre doit pourvoir un certain montant de nourriture selon sa capacité de donner et les niveaux plus élevés des sociétés secrètes sont réservés à ceux qui peuvent fournir le travail et autres ressources pour satisfaire les obligations de la générosité requise.

Les fêtes sont associées à d'autres échanges. Par exemple, quand le forgeron, le cordonnier, ou autre artisan accepte de faire un certain objet, il faut lui donner un repas abondant pendant qu'il fait le travail--cela en plus de toute autre compensation. Quand le forgeron du village travaille, il y a toujours un groupe assez nombreux qui assiste et les anciens du groupe partagent les repas des forgerons.

Une fête convenable est aussi un élément important du rapport avec sa propre coopérative. Une coopérative commence son travail au lever du soleil.

Vers dix heures du matin, on s'arrête pour prendre du vin de palme ou autre boisson avec une consommation légère. A ce moment, le personne pour qui la coopérative travaille présente toute la nourriture qui fera la fête du jour. Si quelqu'un trouve qu'il n'y a pas assez, il le dira; peut-être qu'il n'y a pas assez de viande et qu'il faudra tuer une chèvre, ou bien qu'il y a trop de cassave et pas assez de riz, etc. Des pourparlers et des commentaires considérables peuvent avoir lieu à ce moment et le groupe ne retournera pas à son travail avant d'être satisfait. J'ai été témoin d'un cas où la coopérative s'est arrêtée de travailler parce qu'il n'y avait pas assez de viande et de boissons alcooliques. En revanche, tout le monde est content de travailler le champ d'un ancien du village à cause de l'abondance assurée.

Les fêtes des coopératives sont importantes sous un autre aspect. Certains groupes domestique sont assez nombreux pour avoir le droit au travail de plus de coopératives qu'il ne leur faut pour un cycle agricole. Par exemple, un groupe domestique peu nombreux--un homme, sa femme, et leur jeune enfant--aurait du mal à maintenir une seule ferme quand les membres appartiennent à des coopératives. Tandis que le chef d'un groupe nombreux d'une trentaine de personnes peut remettre son tour à la saison juste avant la récolte. C'est à ce moment-là qu'une fête est la plus appreciée et que le chef d'un groupe domestique, par sa générosité, peut s'établir comme un ancien important.

Les fêtes des coopératives, comme celles des sociétés secrètes, remplissent des fonctions d'échange à deux dimensions. D'abord elles établissent une hiérarchie de prestige selon la capacité de donner à manger aux autres et, deuxièmement, au moment de plus grand besoin, elles distribuent la nourriture des groupes les plus heureux aux membres des plus pauvres.

Ces mêmes éléments sont importants pour l'échange à l'extérieur du village aussi. Les Gbannah échangeaient des produits forestiers ou manifacturés

avec les peuples de la savanne pour le sel et d'autres articles de traite. Quelques une des plus anciens participaient à ce commerce avant l'arrivée des forces françaises ou libériennes. Son organisation m'a été décrite de la façon suivante: les hommes les plus important de tous les villages des Mah s'enrôlaient dans les sociétés du Leopard et/ou du Crocodile par lesquelles ils entreprenaient le commerce. Pour s'initier à ces sociétés, il fallait sacrifier un membre de son groupe domestique à une fête anthropophage comme celles décrites par le travail de Harley sur le Poro (1941 et 1950). Malgré l'impossibilité de vérifier ce fait, j'ai parlé avec plusieurs anciens qui avaient la réputation d'avoir été membres de ces sociétés plusieurs ans auparavant. Ils ont tous attesté la véracité des rapports. Cela ne veut pas dire qu'ils soient vrais, cependant, seulement que les initiés et les non-initiés ont tous maintenu la même histoire comme les mythes sanglants du Poro sont maintenus pour maximiser l'effect de leur cabotinage impressionnant. Cette fête anthropophage assurerait que le nouveau membre avait une source de main-d'oeuvre suffisante. Ces hommes servaient de contrôleurs locaux des articles de commerce. Des groupes nombreux de jeunes gens étaient organisés pour transporter les marchandises. Il paraît qu'il y avait une concurrence considérable pour le privilège qu'on considérait une grande aventure qui valait bien le risque. Pendant que les groupes voyagaient, ils criaient le nom de celui qui les avait envoyés (apparamment le patron allait rarement lui-même) et les autres membres des sociétés Leopard et/ou Crocodile entendaient le nom et leur assuraient le droit de passer.

Chaque village du Gbannah avait une ou plusieurs spécialités artisanales organisées selon le système décrit par Chagnon pour les Yanomamo (1977:100-101). Chaque village se suffit à lui-même pour les ressources de base. Par exemple, tout le monde savait obtenir le sel de certaines argiles ou des cendres de

certains arbres. En plus, bien qu'on soit d'accord que le village de Lampa se spécialise en poterie, dans chacun des autres douze villages, j'ai rencontré des femmes qui en faisaient. La même chose paraissait vraie pour le travail du fer, la draperie, la boiserie, le travail du cuir, etc.

En contraste avec les renseignements sur les Yanomamo, cette spécialisation était plus qu'une raison d'être des rapports d'échange entre villages voisins puisque ces rapports pourraient être entretenus par des liens de mariage. En plus, la spécialisation locale a éliminé la plupart de la concurrence entre villages pour le commerce avec la savanne. Selon la description précédente, le commerce était contrôlé par les sociétés secrètes et chaque village avait droit à sa part selon la productivité relative de ses artisans et de ses arbres kola.

Cette description du système économique traditionnel représente la situation générale pour la période entre 1895 et 1925. Elle ne représente pas une "tradition ancienne" mais une tradition immédiate. Tous les systèmes de conduite décrits plus haut, à l'exception des sociétés du Leopard et du Crocodile, continuent plus ou moins en force parmi les villageois du Gbannah en 1968. Il en est ainsi puisque, comme un tout systématique, il s'agit d'une adaptation efficace à l'environnement de la forêt tropicale. L'idéologie fondamentale de ce système serait le mieux décrite comme la minimisation des risques plutôt que la maximisation de la production. C'est-à-dire, chaque chef de groupe domestique doit maximiser la main-d'oeuvre disponible et les autres ressources pour que, même dans les pires années, la production soit assez haute pour satisfaire les besoins minimum de nourriture. Donc, chaque ferme a plus d'une récolte et plusieurs variétés de la récolte principale, le riz. La cassave (manioc) de la ferme de l'année précédente est une ressource assurée pour l'année actuelle et constitue un niveau sous lequel la production ne peut pas

baisser. Finalement, la distribution du travail de production entre les hommes et les femmes des groupes domestiques assure une amélioration des demandes des sociétés secrètes et des liens de parenté. Ces stratégies économiques et leurs idéologies ont eu des effets importants pour la réaction des Gbannah Mah à l'économie politique nationale et internationale.

L'économie nationale du Libéria est surtout le résultat des investissements des sociétés multinationales. Donc, les décisions économiques principales se font non à Monrovia mais dans les bureaux à New York, Bonn, Tokyo, etc. Les entreprises avec le plus grand succès au niveau international sont celles dont la grandeur leur permet d'opérer à un coût-unité très bas, de réduire les risques aux institutions de finance, et de supporter des coûts de développement élevés (Perlmutter 1968:2; Vernon 1972:69 et passim). L'entreprise multinationale, ". . . un groupe de sociétés de nationalité diverse sous une propriété commune et responsable à une direction commune," est l'institution dominante et la plus dynamique de l'économie politique mondiale aujourd'hui (Vernon 1972:8).

Avec la coopération croissante des économies avancées, le monde en voie de développement se trouve de plus en plus dans un rapport de dépendance. Non seulement on fait importer les techniques mais les structures sociales que les accompagnent. Par exemple, que les autos soient produites à Detroit, à Tokyo, ou à Abidjan, les rapports humains dans les moyens de production restent à peu près les mêmes. L'industrialisation force tous les autres systèmes ou bien à l'élision ou à l'extinction. La domination actuelle du tiers monde est un résultat de tendances initiées dans la période avant la deuxième guerre mondiale (Vernon 1972:5). La nouvelle "mêlée" pour des néocolonies ira en croissant à mesure que les ressources primaires se diminuent. Aujourd'hui le monde est déjà divisé en sphères d'influence, reconnues par tous les concurrents.

Cette économie internationale est venue au Gbannah par la moto-route complétée en 1948. Un monde jusqu'alors connu seulement des travailleurs émigrés se trouvait maintenant à leurs portes. En effet, la route passait par trois des villages et deux autres se sont établis sur la route depuis. Les décisions administratives de Monrovia parvenaient dans un seul jour au lieu de la semaine ou plus d'autrefois. Les camions que amenaient les marchandises et personnes nouvelles étaient capables d'emporter les produits des fermes et la culture commerciale s'est présentée comme une alternative à la migration pour le travail comme un moyen d'entrer dans l'économie de l'argent. A certains villages le long de la route, des commerçants libanais ont ouvert des boutiques où ils vendaient des denrées de consommation et des outils et achetaient le kola, le riz, et plus tard le café, le cacao, et le rhum. Des commerçants mandingues remplissaient les mêmes fonctions pour les villages peu éloignés de la route. Malheureusement, je n'ai pas pu déterminer le rapport qui existait entre ces deux groupes de commerçants.

Du point de vue des Gbannah Mah, le résultat le plus désastreux de la nouvelle moto-route a été la concession de 25,000 hectares aux officiers de la Pan Am Corporation par le gouvernement libérien en 1948 pour l'établissement d'une plantation de cacao (Cocopa Plantation sous la direction de la Liberia Company). A cette époque, la région était largement inconnue de la part des officiers du gouvernement et des concessionnaires et elle comprenait les meilleurs terrains agricoles de trois des villages. Les repercussions de cette expropriation se font sentir à travers le Gbannah comme des rides sur l'eau et cela jusque dans l'avenir prévisible.

Par ironie, la plantation Cocopa a été conçue comme une entreprise altruiste par le Secrétaire d'Etat (d'alors) des Etats-Unis, Edward R. Stettinius, Jr. Elle devait stimuler le développement économique en fournissant un modèle

de développement regional, des postes, et de la diversité des produits exportés du Libéria. Les sols de la concession n'étaient pas bons pour le cacao et on a essayé le café en 1954, mais en 1964 la plantation s'était entièrement donnée à la production du caoutchouc tout en gardant le même nom qui veut dire "maison du cacao" en langue Mahwe (prononcé Mah).

La Cocopa montre bien les problèmes qui surviennent malgré les meilleures intentions. Un fait capital que l'on ignore souvent est que des peuples comme les Mah sont des co-propriétaires dans ces schémas économiques. Ils contribuent non seulement les ressources primaires de leur territoire traditionnel mais aussi la plupart de la main-d'oeuvre nécessaire. Les mêmes facteurs d'hommes et de terres dont disposait le système indigène seront utilisés par deux systèmes en concurrence.

On n'a jamais compensé les personnes affectées pour leurs terres. Comme nous le verrons plus loin, aucune compensation n'était possible, mais on a versé des paiements aux chefs non-traditionnels et aux politiciens; cela n'a fait qu'aggraver une situation déjà insultante. En plus, dès le debut, les rapports avec les travailleurs à Cocopa n'étaient pas bons, le résultat de deux facteurs entreliés.

D'abord, la théorie actuelle du développement économique suppose une source de main-d'oeuvre abondante, sinon sur-abondante. Bien que cela soit vrai pour une grande partie du tiers monde, ce n'est pas le cas pour l'Afrique occidentale en général et pour le Libéria en particulier. Les principales entreprises économiques se trouvent ici dans des régions de population relativement basse et, selon l'histoire, elles ont dû attirer des travailleurs de très loin (Berg 1965; Rouch 1960; Clower et al. 1966). Dans une situation pareille, l'employeur étranger présente très peu de danger à la base économique de son village natal. La situation change, cependant, lorsque la plantation est non

seulement "juste à côté" mais qu'elle cultive ses récoltes sur ses propres terres. La migration pour travailler dans un tel endroit ne représente plus un moyen d'échapper à la routine du village mais plutôt une menace à la securité.

Deuxièmement, le secteur moderne dépend d'une source de main-d'oeuvre élastique et libre (i.e., non-engagée) qui puisse venir à l'entreprise avec le plus grand besoin et le salaire le plus élevé. Les stratégies de travail indigènes sont fondées sur d'autres principes et rendent difficile la transformation d'un tel système économique rural en système "moderne".

Par conséquent, lorsque la Cocopa s'est mise à embaucher des travailleurs vers la fin de 1948, très peu de gens se sont présentés. Les salaires des plantations étaient déterminés de facto par les salaires à la ferme du President Tubman. On disait que cela aiderait les producteurs de caoutchouc indigènes en concurrence avec les entreprises étrangères. En face d'une main-d'oeuvre peu enthousiaste et des salaires fixes, la direction de la Cocopa a eu recours aux recruteurs. On payait une prime au chef administratif (i.e., nommé par le gouvernement) pour chaque travailleur embauché dans son territoire--un système qui a vite mené aux abus par de fausses promesses, harassement, etc. Avec la demande croissante de travailleurs allait l'opinion négative envers la plantation.

Le rapport entre la direction de la concession et les villages continue à être un rapport abrupt et non-coopératif. Entre les deux côtés du système copropriétaire, il y a un manque complet de communication. Le gouvernement et la direction considèrent les bienfaits "à long terme" tandis que les gens des villages réagissent à la réalité de la perte de leurs terres et des salaires bas.

Le résultat est une prise de vue simplifiée et personnalisée de cause et effet. Du point de vue de la direction, le mauvais rapport entre la compagnie et les villages est le résultat d'une population qui refuse de coopérer. Aux habitants des villages de la région, c'est le manque de respect des obligations de parenté, des fêtes traditionnelles, des anciens et de la vie des villages en général qui rend impossible un modus vivendi.

En 1960, les mines de fer LAMCO, une entreprise suédoise-américaine-libérienne, a commencé ses opérations dans la région nord des Mah. Les riches gisements de fer des montagnes Nimba ont rendu possible l'investissement capital jusqu'alors inconnu au Libéria. Et puisque les salaires n'étaient pas déterminés par une entreprise indigène, les salaires étaient très élevés et le travail à LAMCO est devenu un emploi de prestige.

LAMCO a voulu éviter les problèmes de la Cocopa et elle a négocié la question des terres avec chaque villageois aussi bien qu'avec le gouvernement national. Cependant, du point de vue traditionnel des Mah, il n'y a pas de compensation possible pour la terre. Les Mah, comme plusieurs autres peoples de l'Afrique occidentale, ont un concept de réincarnation. Quand les ancêtres voient que les vivants sont en train de créer un mauvais monde où ils doivent renaître, ils prennent des mesures pour corriger la situation. Les ancêtres se servent de récoltes pauvres, de la mort des enfants, ou d'autres moyens radicaux pour rappeler les Mah à leur bon sens. En 1966, un Zoo (prêtre) important des Mah du nord a raisonné que, s'il pouvait détruire le train qui menait de LAMCO au port de Buchanan sur la côte, les mines ne fonctionneraient plus, les étrangers s'en iraient, et les ancêtres s'arrêteraient de faire du mal à son village et à ses parents. Lorsqu'il s'est posé sur la voie pour détruire le train par un pouvoir mystique, la locomotive l'a écrasé; en 1968, la compagnie payait toujours une compensation à sa famille. Du fait d'être une mine de

fer, LAMCO n'était pas plus empathique que la Cocopa. Le gouvernement socialiste et des observateurs de la Suède ont insisté qu'on tienne meilleur compte des coûts humains des entreprises capitalistes de ses citoyens à l'étranger.[2]

Les changements qui ont accompagné ces schémas d'investissement représentaient beaucoup plus que l'addition de quelques centres d'emploi. Plutôt, une infrastructure complètement nouvelle s'est développée. Des services de transport (taxis et autobus) ont repondu à une demande croissante, et des villages de commerce se sont établis sur les routes principales, éloignés l'un de l'autre par un demi-jour de marche. Pour les Mah de la région centrale, c'étaient Gante, Flumpa (Gbannah), Saclepea et Bahn. Vers le milieu des années 1960, chaque village avait son école. Tous ces changements ont augmenté les possibilités de travail salarié localement et à plus grande distance puisque le coût de voyager est relativement bas et les autobus passent fréquemment sur la route principale.

L'économie agricole traditionnelle a dû s'adapter à trois aspects majeurs. D'abord à la perte des terres, puis à l'absence des hommes engagés en travail salarié, et troisièmement, à la culture commerciale (Table 3). La culture commerciale comprend les mêmes récoltes cultivées à la plantation Cocopa: le cacao, le café, et le caoutchouc (en 1968 très peu de fermes de caoutchouc des Gbannah Mah étaient en production). En plus, une nouvelle industrie s'est développée autour du traitement de la canne à sucre en rhum. En 1969 la fabrication du rhum s'est montrée la plus profitable mais, en revanche, elle

---

2. L'idée d'une entreprise commune où le gouvernement hôte participe aux frais de développement ne tient pas compte elle non plus du rapport co-propriétaire. La "dépense" de la communauté indigène reste la même malgré le nombre de partenaires de l'autre côté. L'idéologie de l'entreprise commune se base sur le concept d'un état souverain. Il reste à voir jusqu'à quel point ce raisonnement est valable en ce qui concerne le pouvoir d'un U.S. Steel ou d'un Bethlehem Steel vis-à-vis du Libéria.

Table 3

Pourcentage de Groupes Domestiques Engagés dans la Culture Commerciale[a] dans Quatre Villages du Gbannah (1968)

Village	Groupes Domestiques	Groupes Domestiques Engagés dans la Culture Commerciale	Pourcentage
Gipo	49[b]	43	88
Dea	23	16	69
Gbeibini	57	49	86
Sehwi	44	36	82

SOURCE: Recensement de l'auteur.

[a]Café, cacao, caoutchouc et canne à sucre/rhum.

[b]Interviewés d'un total de 119 groupes domestiques.

nécessitait le plus grand investissement. Un moulin à canne et l'equipement de distillation coûtaient à peu près $1.000 en 1968.

Une fois entreprise la culture commerciale, le soin des arbres appris à la plantation s'est appliqué facilement. Au Gbannah, le concept d'une ferme de café ou de cacao est différent d'un bosquet de kola traditionnel. Les bosquets de kola se développent au hasard près des paddys et des sites de cuisine. Par contre, les fermes de café et de cacao se trouvent sur des terrains défrichés exprès. Tandis que les bosquets de kola comptent rarement 100 arbres, une ferme de café avec plus de 1.000 arbres n'est pas infréquente.

En fait, les communautés locales et la concession sont entreliées en plusieurs aspects malgré l'antipathie décrite plus haut. En étudiant les archives de la Cocopa, j'ai remarqué un manque de main-d'oeuvre (à la concession) pendant la saison traditionnelle de la préparation des nouvelles fermes de riz (février-mai). On s'y attendrait puisque la demande du travail masculin serait

au plus haut point précisément à ce moment de la routine agricole traditionnelle. La direction de la plantation Firestone à Harbell et de la Cocopa s'attendait à ce baissement périodique pendant ces mois tout en espérant un accroissement correspondant pendant la saison de l'entretien des récoltes du mois de juin jusqu'à septembre quand le travail des hommes n'est pas nécessaire à l'agriculture des villages.

Ce qui était inattendu, cependant, c'était le fait que le nombre de travailleurs venant de certains villages Mah était le plus bas précisément pendant cette saison. Il s'agissait des villages les plus engagés dans la culture commerciale. Des interviews ont révélé que les hommes profitaient de ces mois pour s'occuper de leur café et de leur cacao, pour préparer de nouvelles fermes de canne à sucre et pour distiller le jus de canne. La canne à sucre est transformée en rhum et la réduction du prix de $8 à $5 la boîte de cinq gallons entre mai et octobre a confirmé cette activité augmentée.

Le fait que les gens ne travailleront pas pour un salaire sur une plantation et qu'ils quitteraient cet emploi pour entrer en concurrence dans le marché des mêmes commodités indique qu'une fois atteint un certain niveau de production, il est préférable de s'engager dans l'économie de l'argent comme producteur indépendant plutôt que comme travailleur salarié.

Selon une autre dimension, cela veut dire que les gens essaient de mettre plus de terre en production. Ils devaient développer de nouveaux règlements pour déterminer qui a les droits de travailler les meilleures terres. A un certain moment, la culture commerciale doit entrer en concurrence avec les cultures vivrières pour le temps, la main-d'oeuvre, et la terre et, en ce qui concerne la situation des villages, ces éléments sont invariables.

L'expropriation des terres, le développement des marchés des villages, et la route elle-même ont diminué la terre disponible. Les sibs minimum (gbein)

déterminent la distribution des terres. En 1968 j'ai observé plusieurs cas où l'on refusait aux groupes domestiques plus nombreux, groupes engagés dans la culture commerciale, plus d'expansion sur la terre du sib. Si les terres d'un sib ne lui suffit pas, il peut demander à un autre sib, en leur présentant un sac de riz et de la boisson alcoolique (ordinairement du rhum). Si la demande est acceptée, et cela doit se faire à unanimité, aucune autre compensation n'est requise. En 1969 cette question de terre était bien loin d'être résolue, et en effet elle venait de se poser comme problème dominant. Un ancien important du village de Gipo avait toutes ses fermes de café et de cacao sur la terre d'un autre sib. On mentionnait de plus en plus cette espèce de situation pendant les négociations à propos des terres en préparation de la saison agricole de 1969.

La migration pour le travail aggrave le problème. En 1968, 42 pour cent des hommes de la région étaient engagés en dehors de leurs villages nataux. La main-d'oeuvre suffisante pour la culture commerciale, surtout la fabrication du rhum, est très importante si le groupe domestique espère un rendement de son investissement en moulins à canne et en distilleries. La grandeur moyenne des groupes domestiques engagés dans la distillation du rhum était le double de la moyenne de la communauté en général. Ce sont ces groupes domestiques qui ont besoin du travail des hommes et qui protestent si plus d'un jeune membre s'en va à un moment donné. En général, un groupe domestique est plus nombreux à mesure qu'il est plus engagé dans la culture commerciale.

Les rôles assumés par les femmes des émigrés allègent à un certain point les demandes pour la main-d'oeuvre masculine limitée. Dans les histoires de travail d'un échantillon de 50 hommes du village Gipo, au cours de 73 voyages de travail de la part des hommes mariés, les femmes ont fait des fermes de riz au village pendant 48. Plusieurs des femmes qui avaient accompagné leurs maris

à la concession sont rentrées au village pendant les saisons des semailles et des récoltes.

Si la femme tient la fonction organisatrice du groupe domestique, elle peut essayer "d'embaucher" (par une fête convenable) une coopérative pour défricher les terres et pour construire des magasinages. Certains émigrés envoient de l'argent pour cela.

Jusqu'à un certain point, cela est possible; mais l'absence de tant d'hommes crée des problèmes. (1) L'aspect réciproque des coopératives est nié. (2) La femme obtient l'aide du groupe quand c'est le tour d'aucun membre, donc à un moment peu favorable. (3) Les non-émigrés préfèrent se dévouer à la culture commerciale. (4) Puisqu'on ne peut pas aider tout le monde, la situation mène à l'animosité. J'ai entendu accuser des femmes d'avoir donné des faveurs sexuelles aux chefs des coopératives pour obtenir leur considération spéciale. Ces éléments expliquent le fait que les femmes sont en train de former leurs propres coopératives pour défricher les terres. Des 16 coopératives féminines de travail réciproque au village de Gipo, 5, ou 31 pour cent, étaient organisées en vue de rendre les membres indépendantes de l'assistance des hommes.

Lorsque les femmes ont assumé la responsabilité des fermes du groupe domestique en l'absence de leurs maris, d'autres changements se sont produits. Selon la tradition une famille polygame habitait une seule demeure et toutes les femmes faisaient une ferme en commun. Vers la fin des années 1940, cela changeait. Les femmes des unités polygames commençaient à faire des fermes separées. Dans bien des cas, cette indépendance de production a mené à l'indépendance d'habitation (voir Table 4).

Avec plus de 40 pour cent des hommes partis à n'importe quel moment, les hommes qui restent et les femmes s'engagent dans la production de façon plus continuelle en élargissant le rôle de la coopérative. D'abord, la fonction

Table 4

Fermes et Résidences des Femmes
par Groupe Domestique Polygame

	Résidence Indépendante	Femmes avec Résidence Commune
Femmes avec fermes particulières	11	1
Femmes avec fermes communes	7	7
Q = .83	X^2 = 5.27	P = .02

SOURCE: Recensement de l'auteur de 50 groupes domestiques au village de Gipo, 1968.

des coopératives a compris le travail de défricher, les semailles, et les récoltes des cultures commerciales. Comme on l'a dit plus haut, le coût du travail d'une cooperative est une fête. Selon le système agricole traditionnel, on transfère tout simplement la production d'une année pour assurer la production continuée dans l'autre. Lorsque les cultures commerciales et les cultures vivrières sont en concurrence pour la main-d'oeuvre, la terre et le temps, les dépenses d'une fête égalent ce que la même nourriture rapporterait au marché.

En 1967-68, j'ai observé trois hommes qui embauchaient des travailleurs émigrés parce que cela coûtait moins cher. Erasmus a été le premier a documenté pour l'Amérique latine le procédé par lequel les coopératives de travail réciproque sont remplacées par le travail embauché. Ce procédé ne vient que de commencer au Gbannah, une situation qui permet d'observer les éléments qui constituent cette transition. La Table 5 montre le coût au marché de la nourriture consumée en deux jours par une coopérative féminine à la ferme d'un

Table 5

Valeur des Articles de Fête Consumés par Keikpo[a]
Coopérative Féminine de Travail Réciproque,
le 20 et le 21 Juin, 1968

Quantité	L'article[b]	Prix de Vente à Flumpa[c]
1	Cochon	$16
2	Sacs de riz	$17 ($8.50 ch.)
1	Antilope	$ 8
1	Boîte (5 gal. de rhum)	$ 6
6	Poissons (grandeur moyenne)	$ 3
	Total	$50

SOURCE: Notes de l'auteur.

[a]Keikpo compte 19 membres.

[b]La variété des articles doit être assez grande pour fournir des portions suffisantes à tous, sans tenir compte des prohibitions des sibs nataux.

[c]Prix payé au producteur.

ancien important. Le travail n'était pas fini à la fin du premier jour et l'ancien a prié le groupe de revenir, promettant une fête tout à fait spéciale. La Table 5 nous montre que les deux jours ont coûté un total de $50, ne tenant pas compte du travail pour préparar la fête elle-même, etc., ce qui ferait une somme plus réelle de $60. Si l'ancien avait embauché des travailleurs au même salaire payé à la plantation Cocopa (65¢ par jour), ses dépenses auraient été $24,70 pour les deux jours, une épargne de $25 à $35.

Un autre élément qui facilite la transition au travail embauché sont les droits d'allocation traditionnels. Comme on l'a décrit plus haut, le mari dépend de sa femme pour la nourriture nécessaire à une fête. Avec le travail embauché, il ne donne pas de nourriture et n'a donc plus besoin de coordonner ses activités de culture commerciale avec les responsabilités domestiques de

sa femme ou de ses femmes. L'emploi croissant des travailleurs embauchés mènera peut-être à un baissement de la position socio-économique des femmes dans le Gbannah.

Une autre innovation a été l'adoption de la peliqbua (peli = argent) ou la caisse d'épargne. Les émigrés du Gbannah ont connu les caisses d'épargne pour la première fois à la plantation Firestone à Harbell, et quand on les a introduites au village (apparemment vers la fin des années 1950) on les a modelées sur les coopératives de travail et on s'est servi du même mot, gbua. La Table 6 montre les coopératives d'épargne au village de Gipo en 1968.

Table 6

Associations d'Epargne Actives à Gipo, 1968

Nom	Directeur/ Directrice	But	Membres
Bo Yi	Nya Dolo	aide mutuelle	15
Gipo Women's Association	Nya Dolo	aide mutuelle, services de banque, développement de la communauté	12
Kpo Si	Wei Pei	aide mutuelle	10
Money Kuu	Ya Yo	aide mutuelle	inconnu
Sans nom	Kokwei	aide mutuelle	plus de 50

SOURCE: Notes de l'auteur.

Toutes ces coopératives existaient depuis moins de 3 ans mais elles comprenaient les membres d'anciens groupes d'épargne. Le but principal est d'aider les membres en besoin d'argent à court terme. Aux réunions mensuelles, les membres en besoin d'argent présentent leur cas et le groupe entier doit approuver ou refuser chacun. Si un membre trouve que le groupe ne répond pas

a ses besoins, il retire tout ce qu'il a contribué. Une personne peut être membre de plus d'une gbua d'épargne à la fois.

La Table 7 montre les membres du groupe le plus actif, l'association féminine de Gipo. Malgré son nom, l'association est ouverte aux hommes et aux femmes. Un nouveau membre doit payer 50¢ et la cotisation mensuelle normale est 25¢. Le but du club est d'aider les membres en cas de problèmes, de maladie, ou de difficultés et aussi de procurer des fonds pour le développement de Gipo. Il sert aussi de banque où des non-membres peuvent emprunter de l'argent à intérêt.

Table 7

Membres de l'Association Féminine de Gipo, 1968

Nom[a]	Titre	Commentaire
Jacob Dolo	Président	Fondateur
Martha Cole	Secrétaire générale	Fondatrice
Betty Sei	Percepteur	
Ester Flumo	Critique	
Martha Nessian	Trésorière	
Alice Gunyon	Trésorière assistante	
Mary Woquoi	Secrétaire sociale	
Annie Yinei	Oratrice	
Sarah Leggei	Juge	
Cecilia Leggei	Avocat	
Holly Gartei	Sénateur	
Kema (?) Nessian	Sénateur	

SOURCE: Notes de l'auteur.

[a]Noms de famille avec valeur phonétique approximative, sans tenir compte de la tonalité.

L'idée d'un tel groupe a été proposée par Kour Martha, une femme qui avait beaucoup voyagé au Libéria. Elle et un homme qui s'appelait Nya Dolo, très respecté par la communauté en ces matières, ont organisé l'association en decembre, 1966. Chaque nouveau membre prend un nom Kwi (américo-libérien) et un titre emprunté au gouvernement national du Libéria. On dit que ces titres mettent l'accent sur la nature progressive de l'association et qu'ils élimine la domination d'un groupe de membres par un autre. On m'a dit qu'on pouvait changer son titre ou son nom Kwi à volonté, simplement en l'annonçant à tous les autres membres.

Tous ces ajustements à la perte des terres et de la main-d'oeuvre tout en créant de nouveaux rapports sociaux et de nouvelles récoltes ont rendu possible qu'une personne du Gbannah participe à la fois à deux systèmes économiques incompatibles. Pourtant, la plupart de l'originalité est du côté des Mah qui ont fait de l'économie de l'Ouest une extension du village.

L'introduction d'un système capitaliste ne transforme pas d'un coup les économies indigènes en économies modernes (cf. Rosenberry 1976:54,55). Les capitaux des monopoles internationaux sont derivés d'une situation culturelle et écologique complètement différente. Ses moyens de production ont besoin d'une source de main-d'oeuvre que n'est pas liée à la terre et aux unités de parenté.

Selon nos renseignements sur le Gbannah, c'est en cela que le développement économique moderne entre en concurrence directe avec les systèmes traditionnels établis depuis longtemps. Au contraire de notre façon normale de penser, la main-d'oeuvre, en comparaison avec d'autres éléments de la production, coûte plus cher dans une économie traditionnelle ou en voie de développement que dans une économie avancée. Il en est ainsi parce que, dans la plupart des sociétés industrialisées, le travailleur reçoit une proportion

beaucoup plus petite du produit total (Marx, Capital I:613; Erasmus 1961). Donc, dans un système où la main-d'oeuvre est limitée, les gens sont de plus grande valeur que n'importe autre élément de la production. C'est la raison pour laquelle la croissance de la population dans l'unité de parenté est un bienfait pour la croissance de la consommation per capita (v. Mamdani 1972). Les renseignements sur le Gbannah décrivent un état de transition entre le contrôle complet des ressources et des moyens de production et la perte définitive de ce contrôle. Le seul moyen qu'une économie moderne puisse augmenter la source de main-d'oeuvre tout en baissant son coût c'est de briser le lien entre les gens et la terre.

Dans l'histoire coloniale de l'Afrique, nous voyons des exemples répétés de l'effort pour créer une source de main-d'oeuvre élastique sinon infinie pour les entreprises économiques européennes. Cela se faisait par les impôts, le travail forcé, la corvée, et l'esclavage tout court. Ces procédés se remplacent adjourd'hui par ce que Barbara Ward a appelé la "révolution des attentes croissantes" avec les problèmes et les contradictions qui l'accompagnent (Ward 1962; Scitovsky 1976).

Il n'est pas besoin de documenter le désir des commodités, etc., de la part des gens des pays en voie de développement. Le désir de la radio, de l'électricité, et des écoles se montre aussi fort chez les Mah. A présent il y a deux voies possibles: la culture commerciale et le travail salarié. La direction des entreprises doit essayer de briser les liens à la terre et les liens de parenté par des salaires, de meilleures conditions de travail, des promesses, et le recrutement; le fermier engagé dans la culture commerciale doit essayer de préserver ces mêmes liens.

Comme nous l'avons montré, le moyen le plus sûr de combler les nouveaux désirs engendrés par "les attentes croissantes" est par une augmentation de la production du village. Traditionnellement, les hommes qui ont le plus réussi

étaient ceux qui pouvaient attirer le plus grand nombre de suivants. Ceux qui réussissent dans la nouvelle économie et dans l'ancienne sont précisément les mêmes. Les rapports sociaux des moyens traditionnels de production sont toujours près en termes de l'espace et du temps parce qu'ils restent les plus viables.

Il n'est alors pas étonnant que nos renseignements sur le Gbannah montrent que la plus grande l'unité sociale dans le village, la plus grande la résistance à la migration pour le travail. La main-d'oeuvre disponible pendant la période de l'entretien des cultures (le moment de la plus grande migration pour le travail) détermine directement la production finale des cultures vivrières et des cultures commerciales: cela est vrai pour les cultures vivrières parce qu'un manque de sarclage, de construction de clôtures, et de contrôle des pestes rend marginale une ferme par ailleurs productive; cela est vrai pour les cultures commerciales parce que, si plus de 40 pour cent des hommes sont engagés dans le travail salarié, la culture commerciale devient impossible.

Les changements jusqu'alors se sont montrés remarquablement rapides et avantageux mais, étant données les tendances actuelles, ils ne mèneront probablement à rien. La survivance économique dans le monde moderne n'est pas le domaine du petit producteur et les Mah resteront à la merci de ce que doit leur paraître une structure de marché capricieuse. Pour l'avenir prévisible, l'économie est limitée par les dimensions de la terre et de la main-d'oeuvre. La technologie pour soutenir des rendements élevés sur les sols des tropiques africaines n'est pas encore développée, et tout changement de la balance démographique ou toute reduction des terres disponibles aura des répercussions sevères.

Les Mah du Gbannah ne sont pas seuls dans leur expérience, ils constituent une partie d'un procédé. Leur perte continuelle du contrôle des moyens de production (surtout la terre et la main-d'oeuvre) dans leur pays traditionnel n'est pas le résultat de mauvaises intentions mais le résultat de leur acceptation de participer pleinement à l'économie politique du monde industrialisé.

Références Citées

Berg, Elliot J.
1965 The economics of the migrant labor system. In Urbanization and Migration in West Africa, ed. Hilda Kuper, pp. 160-181. Berkeley: University of California Press.

Chagnon, Napoleon
1977 Yanomamo, The Fierce People. Second edition. New York: Holt, Rinehart and Winston.

Clower, Robert W.; George Dalton;
Mitchell Harwitz; A. A. Walters
1966 Growth Without Development. Evanston, Ill.: Northwestern University Press.

Erasmus, Charles J.
1956 Culture structure and process: the occurrence and disappearance of reciprocal farm labor. Southwestern Journal of Anthropology 12:444-469.

1961 Man Takes Control. New York: Bobbs-Merrill.

Fortes, Meyer
1958 Introduction. In The Developmental Cycle in Domestic Groups, ed. Jack Goody, pp. 1-14. Cambridge Papers in Social Anthropology. Cambridge: Cambridge University Press.

Harley, George Way
1941 Notes on the Poro in Liberia. Cambridge: Peabody Museum of American Archeology and Ethnology.

1950 Masks as Agents of Social Control in Northeast Liberia. Cambridge: Peabody Museum of American Archeology and Ethnology.

Johnson, Bruce F.
1958 The Staple Food Economies of Western Tropical Africa. Stanford, Calif.: Stanford University Press.

Mamdani, Mahmood
1972 The Myth of Population Control. New York: Monthly Review Press.

Marx, Karl
1912 Capital (Vol. 1). Chicago: Charles H. Kerr & Company.

Niane, Kjibril Tamsir; and J. Suret-Canale
1961 Histoire de l'Afrique Occidentale. Paris: Présence Africaine.

Perlmutter, Howard V.
1968 Super-giant firms in the future. Wharton Quarterly, Winter: 1-7.

Person, Y.
1961 Les kisi et leurs statuettes de pierre dans la cadre de l'histoire ouest-africaine. Bulletin de l'Institute Française d'Afrique Noire, Série B, 23:1-59.

Porteres, Roland
1950 Vieilles agricultures de l'Afrique intertropicale. L'Agronomie Tropical et de Botanique Appliquée, 5, number 9-10: 489-507.

Reed, William E.
1951 Reconnaissance Soil Survey of Liberia. Agricultural Information Bulletin, no. 66. Washington, D.C.: U.S. Dept. of Agriculture.

Rosenberry, William
1976 Rent, differentiation, and the development of capitalism among peasants. American Anthropologist 78:45-58.

Rouch, Jean
1960 Problèmes relatifs à l'étude des migrations traditionnelles et des migrations actuelles en Afrique occidentale. Bulletin de l'Institut Française d'Afrique Noire, Série B, 22:369-378.

Scitovsky, Tibor
1976 The Joyless Economy. New York: Oxford University Press.

Vernon, Raymond
1972 The Economic and Political Consequences of Multinational Enterprise: An Anthology. Boston: Division of Research, Harvard Business School.

Ward, Barbara
1962 The Rich Nations and the Poor Nations. New York: W. W. Norton and Company.

Willis, John Ralph
1971 The western Sudan from the Moroccan invasion (1591) to the death of al-Mukhtar al-Kunti (1811). In History of West Africa, ed. J.F.A. Ajayi and Michael Crowder, pp. 441-483. London: Longman.